

WOOD

**Jonathan
Ames**
Il s'appelait
Doll



**JOELLE
LOSFELD
EDITIONS**

Du même auteur chez le même éditeur :

Réveillez-vous, Monsieur !, 2006.

Une double vie, c'est deux fois mieux, 2012.

Tu n'as jamais été vraiment là, 2013.

Chez d'autres éditeurs :

Je vais comme la nuit, Éditions Ramsay, 1990.

L'homme de compagnie, Éditions Christian Bourgois, 2001.

Alcoolique, Monsieur Toussaint Louverture, 2015.

Il s'appelait Doll

COLLECTION DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

Couverture : Photo © Plainpicture/Millennium/Marcus Doyle (détail).

Titre original : *A Man Named Doll*.

© Jonathan Ames, 2021.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-07-297661-2

Jonathan Ames

Il s'appelait Doll

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lazare Bitoun

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

1

Shelton avait toujours été du genre pas facile à tuer.

Mais ce jour-là, il avait l'air tendu.

C'était un mardi du début du mois de mars et il était passé à mon bureau plutôt minable. Ça faisait plusieurs semaines que je ne l'avais pas vu et il n'allait manifestement pas très bien. Mais ça, ce n'était pas inhabituel. Il n'avait jamais l'air bien. Son visage était couvert de taches brunes, on aurait dit une cravate à pois, et pour ce qui était de son corps, il était en forme de quille de bowling – bien rebondi à mi-hauteur et maigrichon au-dessus. Quant à sa tête, elle était minuscule.

Il s'était assis dans le fauteuil réservé aux clients, et moi j'étais derrière mon bureau.

Il avait soixante-treize ans, il était court sur pattes, et chaque fois que je le voyais, j'avais l'impression qu'il avait rapetissé.

Moi, j'avais cinquante ans, j'étais irlandais, j'étais cinglé et ça ne s'améliorait pas avec le temps, bien au contraire.

Dehors il tombait des cordes. Los Angeles pleurait et ça durait depuis des semaines. Dans mon dos, la pluie tambourinait sur la fenêtre, une vraie symphonie en folie.

C'était la saison des pluies. Comme dans le temps. Une anomalie. Ça faisait des années qu'il n'avait pas plu comme

ça, et la ville s'était mise à ressembler à l'Irlande : les collines habituellement brûlées par le soleil étaient couvertes d'une belle herbe tendre, comme les poils de la poitrine d'un grand brûlé. On aurait presque pu penser que tout allait bien se passer. Presque.

« Ça ne va pas, Hank, m'a dit Shelton. C'est pour ça que je suis venu te voir en personne. Même par ce temps. »

Son imperméable couleur mastic était trempé et couvert de taches ; il ressemblait à ce papier ciré qu'on utilise pour emballer la charcuterie. Il est allé pêcher son paquet de Pall Mall au fond de sa poche droite et s'est allumé une cigarette. Il savait que ça ne me dérangeait pas, et ça n'avait de toute façon aucune importance. Il empestait la cigarette même quand il ne fumait pas. Avec sa bouche ouverte, il faisait un bruit de moteur de voiture qui tourne au ralenti.

J'ai poussé mon cendrier débordant de mégots de joints de son côté du bureau et lui ai demandé : « Pourquoi est-ce que tu ne vas pas bien, Lou ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Tu sais que j'ai déjà perdu un rein, n'est-ce pas ?

— Ouais. Bien sûr que je suis au courant. Je suis allé te voir à l'hôpital. Tu t'en souviens ? » J'ai sorti un joint de mon tiroir et l'ai allumé. Mais je savais que ça n'aurait aucun effet sur moi. Il y a bien trop longtemps que je fume de l'herbe. J'en suis au dernier degré de saturation pour ce qui est du T.H.C. Et quand on en est là, ce n'est plus qu'un placebo. Mais ça remet quand même les choses à leur place. Et on n'a plus besoin de se réveiller du cauchemar dans lequel on vit. On sait que ce n'est qu'un rêve. Même s'il est effrayant.

« Je sais, je sais, a repris Lou. C'était juste pour causer. T'es au courant que j'en ai déjà perdu un, mais maintenant c'est l'autre, celui qui était bon, enfin, pas si bon que ça, et il est en

train de me lâcher. Du coup, ça va être la dialyse. Et la dialyse, c'est la mort quand tu es encore vivant. »

Il tirait sur sa cigarette. Lou Shelton en fumait deux paquets par jour depuis l'âge de quinze ans. Il avait été opéré à cœur ouvert trois fois, et il avait plus de stents dans les artères que de doigts à ses deux mains. Quant à son taux de monoxyde de carbone, il était au même niveau que celui de la ville de Pékin.

Il avait survécu au cancer de la bouche, au cancer de la gorge et au cancer de la langue ; quant à sa voix, elle oscillait entre le grincement, le sifflement et le dernier râle avant la mort.

Un jour, je l'ai vu torse nu ; il avait une énorme cicatrice, un gros bourrelet qui allait du haut en bas de sa poitrine. C'était devenu comme une fermeture à glissière qu'on n'arrêtait pas d'ouvrir et de fermer, et à force de passer son temps à entrer et sortir de l'hôpital, il avait fini par choper un staphylocoque doré qui lui donnait des furoncles aux fesses qu'il fallait tout le temps percer.

Et il tirait sur sa Pall Mall.

Comme je l'ai déjà dit, il n'était pas facile à tuer cet homme.

« Ils en sont sûrs ? T'es obligé d'y passer à la dialyse ? Ils disent quoi, une fois par semaine ?

— Une fois par semaine ? T'es fou ou quoi ? Tu y vas tous les deux jours, et même tous les jours par moments. Pendant des heures et des heures. Et tu as besoin d'aide. Une femme. Un enfant. J'ai rien de tout ça, moi. »

La femme de Shelton, grosse fumeuse elle aussi, était morte d'une pneumonie cinq ans plus tôt. Ça avait été très rapide. Elle n'avait plus de poumons.

Ils avaient eu un enfant. Une fille. Mais elle ne veut plus voir Shelton. Quand il a perdu son premier rein et qu'il a refusé d'arrêter de fumer, elle a coupé les ponts. Elle lui a dit

qu'elle pouvait pas rester là à le regarder se suicider sous ses yeux. Comme maman.

Mais tous les mois, il lui envoyait quand même un chèque. Il ne cesserait jamais de l'aimer, sauf qu'à mon avis, il aimait encore plus ses cigarettes. Il avait un petit-fils qu'il n'avait jamais vu. Et sa fille encaissait les chèques. Jamais le moindre merci. À quoi bon ?

« C'est peut-être pas si terrible que ça, la dialyse, lui ai-je dit.

— Hors de question ! C'est la mort. Je veux pas de ça. »

Une part de moi voulait lui dire : « C'est bon, lâche la rampe, Lou. T'es foutu. T'es mort. Et c'est de ta faute. »

Sauf que j'étais qui, moi, pour le priver – en pensée – d'une tasse de café de plus, d'un nouvel instant de réconfort, d'en-core un tout petit peu de plaisir ?

Alors je me suis contenté de tirer sur mon joint avant de reprendre : « Tu pourrais au moins essayer. C'est peut-être plus simple que tu le crois. Et puis tu as quoi comme choix ?

— Pas question. Tu te souviens de McKenzie à la criminelle ? Il y est, en dialyse. Lui c'était l'alcool. Il est imbibé jusqu'au trognon. Je suis passé le voir. Il est plié en deux, on dirait une crevette. Il arrive plus à relever la tête. Et il y avait pas plus coriace que lui.

— Je devrais lui passer un coup de fil », ai-je dit. Mais je ne le ferais sans doute pas. Je remettais toujours ce genre d'appels à plus tard, et au bout d'un moment, le type était mort. Un de ces jours, moi aussi on ne m'appellera plus.

« Il m'a demandé de lui foutre une balle dans la tête, a repris Lou. Il sait que j'ai toujours un flingue sur moi. Il m'a dit "Allez, Lou, tu te souviens comment j'étais. Aide-moi à en finir. Sinon, tu me donnes juste ton pétard et je le fais moi-même." Je me suis barré à toute vitesse, et voilà que maintenant c'est

moi qui dis à tout le monde : il me faut un rein. Je cherche des volontaires. Je vais arrêter ces saloperies.»

Il a écrasé sa cigarette et en a allumé une autre. Il avait le regard trouble et les yeux humides, ils étaient couleur bleu cataracte – c'était ce qu'il avait de mieux –, et la fumée de sa nouvelle cigarette s'échappait lentement de ses narines, deux fines volutes, il n'en avait plus pour longtemps en ce monde.

« Qu'est-ce qu'ils disent les médecins à l'hôpital des Anciens combattants ? lui ai-je demandé. Ils ont un rein pour toi ? »

Shelton avait fait le Viêt Nam. Médaille de la Valeur militaire. Mais il n'en parlait jamais. Comme beaucoup, c'était pas un type simple. Héroïque et égoïste. Intelligent et aveugle. Sain d'esprit et cinglé.

« Je leur ai posé la question, mais ils veulent pas me mettre sur la liste, m'a-t-il répondu. Je ne suis pas un très bon candidat. Ce serait gâcher un rein. Bref, c'est pas pour moi.

— Je suis désolé, Lou. C'est dur. Très dur.

— De toute façon, même s'ils me mettaient sur la liste, je serai mort quand mon tour viendra. Du coup, il faut que j'en achète un. » Puis il a ajouté très vite : « Je te file cinquante mille, Hank. Peut-être même soixante-quinze, voire plus – j'ai pensé à un truc – et je paye tous tes frais d'hôpital par-dessus le marché. Il faut juste voir si t'es du bon groupe sanguin. »

Honteux, il a baissé les yeux. Je n'avais pas compris où il voulait en venir quand je lui avais demandé s'il cherchait des volontaires. « Arrête, Lou, merde, lui ai-je dit d'une voix plaintive.

— Je suis sérieux. » Puis il a relevé la tête et m'a regardé droit dans les yeux ; il n'avait plus ni peur ni honte. Il avait dit ce qu'il avait à dire. « Je sais que tu as besoin de cet argent. Moi je suis O positif, et toi ?

— J'en sais rien, Lou. Et puis l'opération, qui est-ce qui va la faire ? Tu peux pas juste acheter un organe et te mettre ensuite à chercher quelqu'un pour le raccorder.

— C'est vrai, on ira ensemble aux Anciens combattants. Ils vérifieront ton groupe sanguin, et après tu leur dis que tu fais ça parce que tu m'aimes ou que c'est à cause du Bon Dieu – ils ont tout un processus – mais tant que personne n'est au courant pour l'argent, c'est parfaitement légal. Et toi, ils te feraient confiance, parce qu'on se connaît depuis longtemps, tous les deux. Et aussi parce que... je sais pas, moi... »

C'était maintenant à mon tour de baisser la tête.

Lou Shelton m'avait sauvé la vie vingt-cinq ans plus tôt. J'étais encore un bleu dans la police, et lui travaillait dans les bureaux, il était sergent. Mais ce jour-là, comme il y avait une petite émeute à Compton, il était avec nous sur le terrain. On avait eu besoin de plus de monde, et on devait passer par l'arrière des boutiques d'un centre commercial en bordure de route pour prendre les pillards à revers, mais eux avaient choisi ce moment-là pour s'éclipser par-derrière et ça s'était mis à tirer dans tous les coins. Lou m'a poussé de côté et il a pris une balle. Ils ont dû lui enlever la rate. La seule chose qu'on ne lui a pas enlevée à cause de la cigarette.

Mais à cause de moi.

Et maintenant, il voulait un de mes reins. Une manière d'échange, en quelque sorte. Je tirais sur mon joint. Est-ce que je pouvais ? Est-ce que je *devais* ? Je ne savais pas quoi dire. C'est là qu'il m'a offert une porte de sortie. « Tu y penses, c'est tout. Je sais que c'est du lourd ce que je te demande.

— D'accord Lou, je vais y réfléchir.

— Et puis il n'y a pas que toi. Ne t'en fais pas. Je demande à tout le monde, et je me renseigne aussi sur le marché noir.

Au motel, on m'a parlé d'un gamin. Il est pakistanais, un petit génie de l'informatique – Lou était gardien de nuit au La Mirage Suites, un motel pour migrants sur Ventura Boulevard dans Hollywood Nord –, il connaît ça comme sa poche, ce machin qu'ils appellent le dark web. Tu sais ce que c'est, toi ?

— Ouais, j'en ai entendu parler. Mais bon, le marché noir ? T'es pas fou, non ?

— Mais putain, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » Il était soudain très en colère. « Je suis dans le couloir de la mort, moi ! Je suis obligé de tout essayer, j'ai pas le choix. Et si *toi*, tu peux pas, demande donc à tes bonnes femmes. Il doit bien y en avoir une de tes Asiatiques qui me vendrait un rein. Tu pourrais au moins leur poser la question.

— Non, Lou. Ça, je ne peux pas. Tu ne sais plus ce que tu dis.

— Mais c'est moi qui vais les aider ! Avec cinquante mille dollars, elles peuvent se faire une nouvelle vie. Plus besoin de faire les putes. Je ferai bien plus que toi pour elles. »

J'ai regardé Lou droit dans les yeux et j'ai écrasé mon joint. Le silence s'est installé. Le feu et l'animosité ont lentement disparu de son regard.

Puis il a repris : « Je suis désolé. C'était un coup bas. Je ne me reconnais plus. Mais je suis vraiment désespéré. Il me reste peut-être encore trois mois avant que mon rein soit complètement foutu. Je le sens qu'il est en train de mourir. » Puis il a baissé les yeux sur son abdomen comme pour y regarder son rein, une vache à eau qui pourrissait.

« Tu y réfléchis, a-t-il ajouté en se levant, c'est tout. J'étais obligé de te poser la question.

— C'est d'accord, Lou. »

Il a hoché la tête et a ouvert la porte. De l'autre côté, une

plaque disait : « *H. Doll Enquêtes & Sécurité* ». La plupart des gens m'appellent Hank, mais mon vrai nom c'est Happy, Happy Doll. C'est mes parents qui m'ont affublé de ce prénom. Et pour eux, il ne s'agissait pas d'une blague. Ils voulaient tout ce qu'il y avait de mieux pour moi. On ne peut pas dire que ce soit une réussite. On ne peut pas non plus dire le contraire.

Une fois devant la porte, Lou s'est retourné. « Je suis désolé pour ce que je t'ai dit. Je sais que tu fais du mieux que tu peux pour ces filles. »

Puis il s'est redressé – il y avait encore beaucoup du Marine et du bon flic en Lou Shelton, et j'en avais eu un aperçu, je savais qui il était vraiment. Il avait toujours été très petit et très courageux. Après m'avoir salué d'un signe de tête, il est parti.

J'ai fait pivoter mon fauteuil et je me suis concentré sur la fenêtre ; elle ruisselait de larmes. La saison des pluies, je vous dis.

2

Shelton est parti aux environs de cinq heures. J'ai terminé mon dernier pétard et fermé le bureau, et je suis passé au Dresden. J'avais envie de boire un verre. J'avais besoin de mélanger un peu de tequila à la marijuana pour réfléchir à ce que Lou m'avait demandé.

Le bar venait d'ouvrir et il était vide, exactement comme je l'aime, et l'endroit n'a guère changé depuis 1978 ou à peu près : un long comptoir en chêne, des tas de recoins sombres, pas de fenêtres, des sièges en cuir rouge dans les alcôves avec, en plein milieu, un piano tout déglingué qui ressemble à un vieux cheval qui voudrait encore plaire.

Je me suis assis tout au bout du bar, et Monica Santos, mon amie qui est si jolie, s'est approchée de moi le sourire aux lèvres. Une longue cicatrice barre le visage de Monica sur le côté gauche, ses cheveux soyeux sont séparés par une raie, et elle fait partie de ces gens qui ont vraiment une lueur dans le regard. Sauf que je ne sais pas très bien ce qu'elle signifie, cette lueur. Mais dans les yeux de Monica, elle pétillie. Elle m'a demandé : « Qu'est-ce que tu prends, Happy ? »

Monica connaissait mon vrai nom ; elle l'aimait bien et je n'ai pas protesté. Elle pouvait m'appeler comme elle voulait.

« Une dose de Don Julio pour enfant, sec. Et un verre d'eau gazeuse. »

Quand je commande de l'alcool c'est toujours de cette façon, j'ai pris ça à un de mes vieux mentors, un flic qui est mort depuis longtemps. Mais lui c'était la nourriture qu'il commandait comme ça, parce qu'il avait de la diverticulite. Moi c'est quand je commande de l'alcool, parce que je suis irlandais. Sauf que ce n'est pas totalement vrai. Je suis aussi à moitié juif du côté de ma mère. Moitié juif et moitié bouffeur de patates, cent pour cent mélangé. Mon père était roux et ma mère brune. De lui j'ai ses yeux bleus, et d'elle ses cheveux noirs.

Monica m'a de nouveau souri avant de s'éloigner pour me servir, et pendant qu'elle remplissait mon verre d'eau gazeuse à la pompe, je me suis mis à étudier son profil. Côté cicatrice. Puis je suis passé au reste de sa personne – elle est petite mais vigoureuse. Elle portait une espèce de robe à fines bretelles, et ses bras nus étaient ravissants.

Puis elle a mis les deux verres devant moi et a posé une main sur la mienne. Monica a trente-huit ans, et il y a quelques années de ça, à un moment où on m'avait brisé le cœur, elle m'avait mis dans son lit. Le lendemain matin, j'ai commencé à pleurer sur mon amour perdu et elle ne m'a plus jamais invité à partager ses nuits. J'ai loupé le coche et perdu son amour. Mais pas son amitié. Elle aime bien mon chien et s'en occupe de temps en temps. Et on se retrouve parfois pour boire un café. Mais la plupart du temps on se voit au bar. Elle a exercé une pression sur ma main avant de me demander : « Tout va bien ? »

— Ouais. J'ai un ami qui veut un rein, mais ça va.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien, je plaisante.»

À ce moment-là, deux habitués, des vieux de la vieille trempés jusqu'aux os, sont entrés et Monica est allée s'occuper d'eux. Ils adorent tous Monica, et elle le leur rend bien. Elle a un faible pour les oiseaux blessés, et aussi pour les vieux, ce sont ses chouchous, sa spécialité. Assis là comme je l'étais, j'espérais quand même que je n'entrais dans aucune de ces catégories, mais peut-être bien que je me racontais des histoires.

J'ai donc avalé une gorgée de Don Julio et abandonné ce déprimant sujet pour passer à un autre : le pour et le contre de cette histoire de rein. D'abord le contre : donner un rein à Lou, si toutefois j'étais du bon groupe sanguin, revenait très exactement à essayer de chasser la mauvaise monnaie avec de la bonne. Combien de temps est-ce qu'il lui durerait, ce rein ? Deux ans ? Moins ? De toute façon son corps le lâcherait.

S'ajoutait à cela le fait que j'avais aussi un peu la trouille. Je n'aimais pas du tout l'idée que quelqu'un aillait glisser une main à l'intérieur de mon corps pour en retirer quelque chose.

J'ai avalé une nouvelle gorgée. Puis j'ai avancé dans ma réflexion.

La colonne des contre s'arrêtait là. J'avais la trouille.

Et côté pour ?

Lou m'avait sauvé la vie. Je ne portais pas de gilet pare-balles ce jour-là. La balle de calibre .45 m'aurait traversé de part en part. Lou en portait un, lui, et l'impact avait été atténué parce que la balle en avait frôlé le bord ; mais si la balle avait été ralentie, il avait quand même fallu lui enlever la rate. Et il avait survécu. Sans gilet pare-balles, je ne m'en serais jamais sorti. Les balles de .45 quand elles vous font un trou, on n'en réchappe pas.

J'ai avalé une autre gorgée.

La tequila se mêlait à la marijuana. Du liquide dans de la fumée. Et je me sentais bien. Généreux. Magnanime. Plein d'amour pour mon prochain. Plein d'amour pour Lou.

Et j'ai pris ma décision.

J'irais me faire faire une prise de sang, et si j'étais du groupe O, il aurait un de mes reins, le droit ou le gauche, celui qu'il voulait. Gratuitement. Sans les cinquante mille dollars.

De toute façon, où irait-il chercher une somme pareille ? Il n'avait pas d'argent de côté, et chaque mois, son chèque de pension de la police de Los Angeles allait directement à sa fille. Il devait rêver quand il m'a dit qu'il pourrait me donner cinquante mille dollars.

J'ai sorti mon téléphone pour l'appeler, mais ma batterie était à plat. Ça m'arrivait tout le temps, je n'y faisais jamais attention. Parce que je ne le supporte pas, ce machin-là. Je hais ce téléphone. Je déteste ce qu'il a fait de nous.

J'ai laissé un billet de vingt à Monica – je lui donne toujours des pourboires trop gros, comment faire autrement ? – et je me suis dirigé vers la porte. Je devais reprendre le travail à six heures mais avant, il me fallait passer chez moi pour sortir le chien, et puis une fois à la maison, je pourrais recharger le téléphone. Ma voiture, une Caprice Classic de 1995, est bien trop vieille pour ce genre de chose. Charger un téléphone. Elle remonte à un temps où la vie était beaucoup plus simple.

Alors que j'arrivais à la porte de derrière, Monica s'est précipitée au bout du bar et m'a lancé : « Bonne nuit, Happy. À bientôt.

— Ouais, à bientôt. Sans doute à demain. » Ça l'a fait rire. Je passe presque tous les jours – à cause d'elle –, en général à l'heure où elle ouvre, vers cinq heures. Puis, comme perdue

dans ses pensées, elle a ajouté une chose qu'elle ne m'avait jamais dite auparavant : « Tu sais quoi Hap, je t'aime. »

Je l'ai regardée sans comprendre, j'étais ébahi, incapable de lui renvoyer le compliment alors que j'en mourais d'envie ; et au moment de passer la porte, je n'ai rien trouvé d'autre à lui dire que : « C'est ça, à demain. »

Mais à ce moment-là, je ne savais pas encore que je ne reviendrais pas au Dresden avant longtemps. Je ne savais rien de toutes les choses horribles qui allaient m'arriver et, pire encore, qui allaient arriver à Monica.

3

J'avais garé ma voiture dans le parking derrière le bar, et pendant le temps qu'il m'avait fallu pour avaler ma petite dose de tequila, la pluie avait cessé et, juste avant de se coucher, le soleil avait fait son apparition : la lumière était sublime. Tout avait pris une couleur pourpre.

J'ai ouvert les fenêtres en roulant ; l'air était frais, presque piquant et, pendant un instant, Los Angeles a mérité le premier nom que les Indiens Pueblos lui avaient donné : la ville de la Reine des anges. J'ai pris Vermont Avenue et, loin devant moi, l'observatoire Griffith montait la garde au-dessus de la ville avec son dôme brillant de pluie qui ressemblait à une tête d'aigle.

J'ai pris à gauche dans Franklin Avenue et je me suis impatienté dans la circulation le temps qu'il m'a fallu pour passer plusieurs feux de signalisation avant de tourner à droite dans Canyon Drive en direction de Bronson Canyon et des grottes. J'habite dans Glen Alder, une petite impasse qui donne dans Beachwood Drive. Juste au pied de la colline sur laquelle on a installé les grosses lettres en bois du mot *Hollywood*.

J'ai rentré la voiture dans mon garage qui donne directement sur la rue, un petit cube en pisé avec un toit de tuiles en

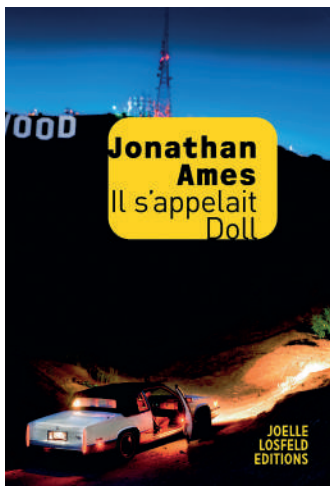
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lazare Bitoun

ROMAN

Happy Doll, alias Hank Doll, une cinquantaine d'années, habite Los Angeles. Il est détective privé le jour et vigile dans un salon de massage la nuit, après une carrière dans la Navy et dans la police. Lorsque son ami Lou Shelton vient lui demander de lui donner un rein qui lui sauvera la vie, il hésite pendant une nuit. Cependant, le lendemain matin, les choses se compliquent alors que Lou vient s'écrouler, mortellement blessé par balle, dans ses bras et lui confie, avant d'expirer, un gros diamant. Commence alors pour Hank toute une série de péripéties rarement agréables, sur les traces des assassins de Shelton dans les bas-fonds de L.A.

Il s'appelait Doll est un livre plein de rebondissements, noir, certes, mais sauvé par l'humour distancié de l'auteur qui met en scène des relations plus fines qu'il n'y paraît.

JONATHAN AMES se plaît à rendre hommage à ses auteurs préférés de façon subtile. Dans *Réveillez-vous, Monsieur!*, publié aux Éditions Joëlle Losfeld en 2006, c'est à Wodehouse qu'il tire son chapeau et, ici, il adresse un clin d'œil discret et complice aux détectives bougons, solitaires et portés sur l'alcool des romans de Chandler et de Dashiell Hammett. Jonathan Ames est aussi scénariste à Hollywood et l'un de ses livres, *Tu n'as jamais été vraiment là* (Éditions Joëlle Losfeld, 2013), a été adapté au cinéma par Lynne Ramsay en 2017 et récompensé au Festival de Cannes par le prix du meilleur scénario.



Jonathan Ames
Il s'appelait Doll

Cette édition électronique du livre
Il s'appelait Doll de Jonathan Ames
a été réalisée le 29 novembre 2023
par les Éditions Joëlle Losfeld.

joellelosfeld@yahoo.fr

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072976612 – Numéro d'édition : 433138).

Code produit : U43644 – ISBN : 9782072976643

Numéro d'édition : 433141

Ce format numérique a été préparé par Entreliques (64).